

# L'insaisissable Charles Mingus ressuscite, et son jazz prend toujours autant aux tripes

• Louis-Julien Nicolaou

**Un coffret inédit de ce compositeur américain impulsif rassemble cinq albums enregistrés en 1973, en live.**

**Un bijou posthume et atemporel d'un musicien métis, rongé par les préjugés de son époque.**

Parmi les pères fondateurs du jazz moderne, Charles Mingus reste l'un des plus insaisissables. Une figure solitaire, en colère, débordant de passion et de rage, indifférente aux mots d'ordre et aux appels à la soumission ; un compositeur à la fois de son temps – celui de la ségrégation et de la lutte pour les droits civiques – et complètement en dehors, qui s'entourait de nombreux musiciens pour les diriger, parfois de façon brutale, vers une musique dont chaque battement semblait sortir de ses tripes.

Ogre excentrique, Mingus ne s'est jamais rallié ouvertement au free jazz – il préférait [Duke Ellington](#) – ni aux avant-gardes qui fleurissaient à son époque. Pourtant il n'a cessé de hurler. Sa musique entière est le cri d'amour et de désespoir d'un homme de couleur (il se disait « jaune foncé ») rabaissé par une société largement conditionnée par la race. A l'occasion de la parution d'un fabuleux inédit (*Jazz in Detroit / Strata Concert Gallery / 46 Selden*, coffret regroupant 5 albums enregistrés dans des conditions live), retour sur quelques aspects de cet homme et de son œuvre hors du commun.

## L'homme debout

Né en 1922 à Nogales, en Arizona, Charles Mingus se consacre dès l'adolescence à la musique, d'abord en étudiant le trombone, puis le violoncelle, avant d'opter pour la contrebasse, le violoncelle étant dédié au

classique, donc réservé aux Blancs. Au début des années 1940, il entame sa carrière en accompagnant notamment [Louis Armstrong](#) et Lionel Hampton, puis gagne New York, où il fréquente les plus grands noms du bebop. Le 15 mai 1953, il rejoint [Charlie Parker](#), [Dizzy Gillespie](#), Bud Powell et Max Roach sur la scène du Massey Hall, pour un concert mythique dont l'enregistrement (*Jazz at Massey Hall*) fera date. Prêt à assumer une carrière de *band leader*, Mingus sort en 1956 son premier chef-d'œuvre, *Pithecanthropus Erectus*. La singularité du compositeur transparait dès ces quatre titres où des thèmes sensuels et sophistiqués se parent d'effets étranges, cohue de traits solistes empruntés aux fanfares de la Nouvelle-Orléans, de klaxons, de sifflets et de sirènes, de frappes rudimentaires, d'éclats de rire et de grognements.

## Les années 1960, la décennie prodigieuse

Lancé, Mingus ne va plus cesser de jouer et d'enregistrer, léguant à la postérité une trentaine d'albums en dix ans. Son œuvre évolue continuellement, au gré d'impulsions imprévisibles. Un même thème peut changer de titre d'un album à l'autre, mais aussi de tempo et d'orchestration, on peut trouver le compositeur au piano plutôt qu'à la contrebasse (*Mingus plays piano*), vautré dans un bordel crasseux de Tijuana (*Tijuana Moods*) ou sous un banc d'église (*Oh Yeah*), grimé en clown inquiétant (*The Clown*) ou en empereur Ming (*Dynasty*), il peut se présenter seul, en trio, quintet, sextet, grande formation... Mais une cohérence demeure : l'attachement au blues et au gospel, au premier jazz, et puis cet humour tonitruant de l'homme, ses orchestrations folles qui paraissent le fruit à la fois d'un calcul et de l'instant, d'une écriture et d'une improvisation, et si souvent comme soumises à une pesanteur écrasante, amollissante, semblable à celle du *Jour de lenteur* [d'Yves Tanguy](#).

### **I X Love, de Charles Mingus**

## Des formations changeantes

Mingus remanie ses formations au fil de ses coups de tête, de gueule ou de poing (il sera jugé pour avoir cassé une couronne dentaire au tromboniste Jimmy Knepper), de ses amitiés durables ou déçues, des décès aussi. Mais il prendra toujours soin de retenir des musiciens supérieurs. Parmi les plus fidèles : le batteur Dannie Richmond (dont il dira : « *Je ne jouerais pas sans lui* », mais avouera aussi qu'il passe son temps à lui jeter les pires insultes sur scène afin de le stimuler !), le pianiste Jaki Byard, les saxophonistes [Jackie McLean](#), Booker Ervin, Shafi Hadi, puis George Adams, et enfin un saxophoniste, clarinettiste et flûtiste tombé des étoiles, [Eric Dolphy](#). La

complicité que ce dernier établit avec l'irascible contrebassiste produira des merveilles. Il faut les entendre rugir de concert dans l'incroyable *What Love* enregistré pour l'album *Charles Mingus presents Charles Mingus* ou encore dans ce glaçant *Meditation for Integration* interprété à Paris en avril 1964, deux mois avant que Dolphy ne meure d'un diabète non diagnostiqué (vidéo ci-dessous).

## Une œuvre sans équivalent

Si la musique de Mingus demeure inclassable et frappe toujours par son caractère intempestif, parfois grotesque, jamais poli, bien éduqué ou de bon goût, c'est que l'homme avait des sauvageries et des raffinements qui ne pouvaient que l'isoler. Il n'acceptait pas la dégradation de son prénom en Charlie, refusait qu'on assimile sa musique à quelque courant que ce soit, pas même au jazz, terme qu'il jugeait méprisant, équivalant à « musique de nègres ». A l'heure où chacun se rangeait sous une bannière, la conscience de la valeur de sa musique et de sa dignité personnelle l'empêchait de prêter foi à quelque idéologie que ce soit.

Provocateur, grossier, Mingus, qui avait très tôt expérimenté l'humiliante solitude que les sociétés raciales réservent aux sangs mêlés (par ses parents, il était d'ascendance suédoise, chinoise et afro-américaine), avait gardé de ces premières écorchures une sensibilité profondément romantique. Sa musique entière porte la marque d'un désir gigantesque, furieux, d'une quête de transcendance qui ouvrirait un horizon au sein d'un siècle saisi par le vertige suicidaire de la guerre des races, de la marchandisation sans limite et de la goinfre matérialiste.

**Album *The Black Saint and the Sinner Lady*, 1963**

## Mingus affranchi du temps

Au début des années 1970, Mingus publie *Moins qu'un chien*, essai d'autobiographie où il apparaît comme un monstre violent, vantard, obsédé sexuel, narcissique, menteur, lucide et désespéré. Malgré la sclérose latérale amyotrophique qui va peu à peu affecter son jeu de contrebasse, puis le priver de l'usage de ses jambes, il continue d'écrire une musique de qualité et de collaborer avec les meilleurs musiciens ([Rahsaan Roland Kirk](#), les frères Brecker, [Joni Mitchell](#)...). Il meurt en 1979, à l'âge de 56 ans. Sa musique, elle, continue d'être jouée et correctement éditée, en partie grâce au travail appliqué de sa veuve, Sue Mingus.

Le live inédit qui paraît aujourd'hui constitue un apport inestimable à cette œuvre. Il s'agit d'enregistrements réalisés en 1973, alors que le quintet de Mingus (qui comprenait John Stubblefield au ténor, Joe Gardner à la

trompette, Don Pullen au piano et Roy Brooks à la batterie) venait de passer une semaine à répéter dans l'antre du label Strata, à Detroit. Devant une poignée de spectateurs, le groupe donna, à l'issue de ces quelques jours de résidence, un concert de plus de quatre heures. Pouvoir l'entendre aujourd'hui, restitué par une belle production, c'est retrouver Mingus et les siens débarrassés de toute contrainte de temps, livrant des versions époustouflantes de *Pithecanthropus Erectus*, *Celia*, *Orange Was the Colour of Her Dress*, *Then Blue* ou *C Jam Blues*, chacune avoisinant la demi-heure de spontanéité, de tumulte et de jouissance, la seule urgence que réclame cette grande musique.

**Canon, de Mingus, issu de son album *Mingus Moves* (1973)**